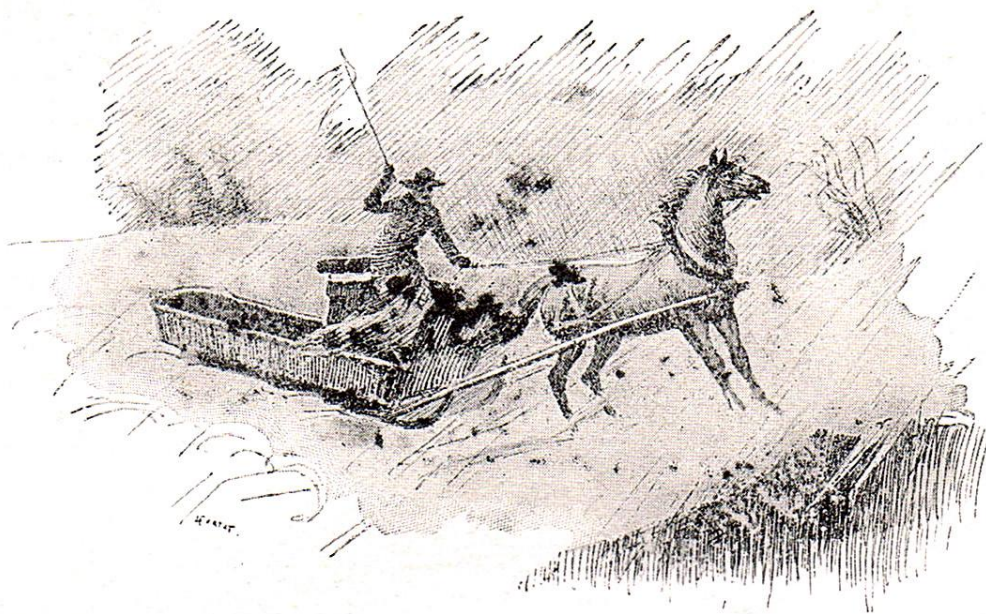


Etreennes pour les enfants.



Agence des Sociétés religieuses, 18, rue de l'Halle, Lausanne.

1910.



Noël sous la bourrasque.

Mon histoire se passe il y a cinquante ans, dans une haute vallée du Jura. Alors, le pays ne ressemblait point à ce qu'il est aujourd'hui; on n'y voyait pas de grands hôtels insolents, et le flot des étrangers n'était pas encore venu errer le long des sentiers sylvestres pour arracher les jolies touffes de gentianes bleues et les anémones printanières. Il n'y avait point de chemin de fer à travers le pâturage; les vaches pouvaient brouter en paix sans heurter leur mufle rose aux ronces artificielles qui bordent la voie ferrée. On ne parlait pas d'amener, à grands frais, un bateau à vapeur. Seules, sur le petit lac aux vagues d'un bleu verdâtre, quelques barques de pêche s'en allaient, le dimanche, sous la poussée vigoureuse des horlogers en quête de grand air et de mouvement.

C'était le bon vieux temps, simple et familier. En été, on courait les champs pour rentrer les maigres récoltes et, dès qu'arrivait l'hiver, on ne sortait plus guère. Il faisait bon rester dans les chambres basses, surchauffées, à cause des horlogers, qui travaillent devant la fenêtre et qui sont frileux, par tempérament. Ah ! les exquises veillées que l'on passait en famille, à la clarté douce des lampes à huile posées au bord des établis, tandis que les limes grinçaient doucement sur l'acier et que, dehors, le vent d'hiver hurlait sa plainte tragique en jetant, contre les vitres, des paquets de fleurs glacées !

— Quelle masse de neige il y aura demain matin ! disait-on ; pour sûr, les chemins seront impraticables. Quel hiver ! ... A quoi, les grand'mères ajoutaient : — Il fait bon avoir un toit et du pain....

Et les petits, que l'on mettait coucher, trouvaient leur lit plus moelleux et le sommeil plus doux.

Pour faire diversion à la monotonie de ces longs mois d'hiver, on avait Noël. On le fêtait en conscience ; plus qu'aujourd'hui, je crois. Déjà en novembre, on en parlait. C'était l'événement capital. Aussi, quand arrivait le 24 décembre, petits et grands se réunissaient dans l'église, autour du sapin. Le vent pouvait gémir, la neige tomber, le gel couvrir les vitres de palmes fantastiques... chacun répondait à l'appel des cloches. Dans le vieux temple, réchauffé par la flamme des bougies roses, on oubliait la saison austère, l'heure difficile, les tristesses de l'année finissante. C'était, presque, un avant-goût

des délices éternelles. Même les vieux, courbés et rhumatisants, retrouvaient encore un filet de voix pour entonner les antiques psaumes huguenots.

Mais, cette année-là, l'hiver se montrait meurtrier ; des contrebandiers français, qui venaient s'approvisionner d'épicerie chez M. Alexandre, avaient apporté une grave épidémie de scarlatine ; chaque famille, à peu près, payait son tribut à la mauvaise visiteuse. Déjà, au cimetière, quelques tombes fraîches alignaient, sur la neige, leurs tertres désolés ; et le fossoyeur grommelait à cause de ce surcroît de besogne, parce que la terre gelée n'était pas facile à creuser. La jolie Linette, de la forge, Ulysse, du moulin, et Fanny, de l'Épine, avaient été enterrés la même semaine. Le soir, quand elles bordaient, pour la nuit, leurs petits chéris, les mères tremblaient en songeant au lendemain. Car, malgré les tisanes à la bourrache et l'huile de ricin, l'épidémie ne cessait d'augmenter.

A Haut-Crêt, on ne s'inquiétait guère de la scarlatine ; il n'y avait plus de petits enfants, dans la vieille maison, au pied des bois. Jules, le cadet, avait déjà communie à Pâques, et la grand'mère assurait qu'à cet âge on ne risque plus rien. En cette veille de Noël, le grand garçon se hâtait de mettre en ordre ses outils d'apprenti horloger, afin de pouvoir, en toute conscience, jouir de la fête, à l'église. Debout, devant l'établi, il classait de minuscules roues, des limes et des marteaux dans une commode à nombreux tiroirs étiquetés. Méthodique, comme le sont

les montagnards, il avançait pourtant, en jetant, parfois, un coup d'œil à l'horloge de Morez suspendue en un coin de la chambre. « Sept heures, disait-il ; j'ai encore le temps. Au temple, cela ne commence guère avant huit heures. Il me faut dix minutes pour changer d'habits et dix autres pour descendre au village.... Je pourrai encore arriver avant l'entrée des enfants. C'est si joli de les voir ouvrir tout grands les yeux quand ils aperçoivent le beau sapin... On dit que les monitrices chanteront le « Gloria », avec un solo ; je me réjouis de l'entendre.... Cela doit être beau ! L'année prochaine, il faut que je sois aussi du Chœur mixte ; le père me permettra bien !... »

— Jules, as-tu fini ? demande la voix d'une femme que l'on entend aller et venir dans la cuisine.

— Tout à l'heure, mère. C'est trop tôt, pour aller. Prépare-toi... sans te presser. Où sont le père et les autres ?

— Ils craignaient d'être en retard et de n'avoir plus de place ; ils ont pris les devants. Mais j'ai voulu t'attendre pour fermer la maison ; on ne sait jamais ce qui peut arriver.

— Bon ! petite mère ; ça sera charmant de descendre avec toi !

Et, dans la chambre tiède où flotte un vague parfum de réséda, le jeune garçon fredonne les vieux Noël's de son enfance, encore toute proche. Il fait si bon, à cet âge, retrouver les anniversaires joyeux que la vie et les épreuves n'ont point encore deuillés.

Tout à coup, des pas pressés font crier la neige, devant la maison ; quelqu'un traverse en courant l'étroit corridor et la porte s'ouvre violemment. C'est Mélanie, de la Combe. La pauvre femme, échevelée, sans bonnet et sans manteau, arrive comme une folle et se laisse tomber sur le premier siège venu.

— Ah ! mon Dieu, fait-elle, en haletant, que je suis heureuse de vous trouver encore à la maison ! J'avais si peur que tout le monde fût déjà parti !... Aidez-moi, par pitié ! Ma petite Susanne vient de prendre mal ; elle ne peut plus respirer et sa figure est toute violette. Il faut le docteur. Mais, comment l'appeler ? Les hommes sont loin, ... j'ai pensé que Jules irait, peut-être ?

Et, d'un regard anxieux, elle interroge le visage du jeune homme. Mais celui-ci, instinctivement, s'est reculé. On devine qu'il n'est point ravi.

— Voyons, Mélanie, dit la mère, calmez-vous, et racontez-moi ce qui arrive.

Alors, à mots entrecoupés, la femme explique le cas. La petite Susanne était gaie ; elle avait joué tout l'après-midi ; puis, soudain, sans qu'on sache comment, était survenue une crise qui la laissait fiévreuse et sans connaissance.

— Et personne que moi à la maison ! geignait Mélanie. Si, au moins, mon homme n'était pas à l'Hôpital ! Que faire ? Je ne puis pourtant pas laisser l'enfant toute la nuit seule, si loin du village ! ...

Un silence lourd dura quelques secondes... Brusquement, Jules s'éclaircit la voix.

— Ecoute, mère, dit-il : renonçons à notre fête. Pars avec Mélanie et reste avec elle. Moi, je prends Coco pour aller chercher le docteur.

— Brave enfant ! murmura Mélanie, à mi-voix. Je savais bien !...

Et c'est ainsi qu'au lieu de mettre le bel habit en milaine brune, Jules endossa, sur sa blouse bleue, la vieille capoté militaire qu'il portait, d'ordinaire, pour conduire le lait au village. Sortir de la remise le petit traîneau peint en vert, harnacher Coco et embrasser sa mère ne fut, pour le jeune garçon, que l'ouvrage d'un instant. Puis, tandis que les deux femmes s'acheminaient péniblement du côté de la Combe, là-bas, près de la grande sapinière, Jules, fouet en main, descendait à toute vitesse à travers le pâturage. C'était une longue course en perspective : deux heures par de bons chemins ; mais, en cette saison d'hiver, il fallait compter beaucoup plus.

« Je ne serai pas de retour avant minuit, calculait le voyageur. Pas moyen de voir la fête.... Bah ! n'y pensons plus ; l'année prochaine, cela ira mieux !... »

En passant près de l'église, brillamment éclairée, il ne parvint pas, cependant, à réprimer un léger sentiment de regret. Pour s'en défendre, il se mit à siffler, le plus fort qu'il put, le vieux cantique de son enfance : *Douce nuit, sainte nuit !* Coco, le brave cheval, excité par tout ce bruit, galopait éperdûment à travers la campagne endormie. Dans les prés marécageux, les bouquets de bouleaux semblaient chuchoter de mystérieuses choses, tandis qu'au cou-

chant se profilait vaguement la longue croupe boisée qui sépare de la France. Les tourbières, où les propriétaires avaient laissé quelques rares tas de combustible mal sec, mettaient de larges taches noires sur la blancheur de la neige. De loin, on aurait cru voir de monstrueux crapauds accroupis au bord des étangs où dormait l'eau fangeuse. « C'est moins joli de nuit que de jour, pensait Jules. Ces creux et cette eau font une mauvaise impression. »

Au ciel, les étoiles scintillantes devenaient un peu ternes, car, dans l'azur pâli montaient de légers nuages moutonnés qui, déjà, envahissaient le zénith. « On dirait que le temps se gâte, dit Jules, à mi-voix. — Plus vite, Coco ; il ne ferait pas bon se trouver ici par la tourmente. Et j'ai oublié la lanterne !... »

Coco semble avoir compris, car il court de plus belle et les poteaux neufs du télégraphe se succèdent sans interruption. Encore un contour... une descente brusque... Voici la maison du docteur. •

— Halte, Coco ! — La bonne bête s'arrête d'instinct. Ce n'est pas la première fois qu'elle vient quérir le vieux praticien. Justement, le voici au haut de l'escalier en pierre. Il a son manteau ouaté et sa casquette de fourrure ; évidemment, il s'apprête à sortir.

— Eh ! bonsoir, mon garçon ! cria-t-il de sa voix cordiale. Qu'y a-t-il ?

Et Jules lui raconte comment la petite Suzanne de la Combe est tombée subitement malade.

— Je vois ce que c'est, murmura le docteur. Le cas ne sera pas grave, puisqu'on me demande à

temps. Mais on vient de m'appeler ailleurs, pour un malade à toute extrémité. Impossible d'aller ce soir à la Combe. Du reste, ce n'est pas nécessaire. Entrez au chaud, jeune homme, tandis que je vous prépare une potion. La patiente en prendra toutes les heures une cuillerée jusqu'à ce que j'arrive. Ce sera demain, vers le milieu de la matinée, je pense. Rassurez la mère ; il n'y plus rien à craindre. Mais vous avez bien fait de venir ; sans cela, l'enfant n'aurait pu résister longtemps.

Un peu plus tard, Coco reprenait le chemin du logis. Jules, très droit sur son siège, serrait précieusement dans sa poche la bouteille qui allait rendre la santé à la petite malade.

Comme il était content, le brave garçon ! Ah ! certes, il ne regrettait plus sa fête de Noël ; il voyait seulement la surprise de Mélanie quand elle recevrait l'heureux message. « C'est son cadeau de Noël », pensait-il.

Absorbé de cette manière, il ne songeait pas à regarder le ciel, maintenant tout assombri par d'épais nuages, ni à écouter le vent qui sifflait, lamentable, sur les fils du télégraphe. Tout à la joie du retour, il ne s'inquiétait pas du chemin. Soudain, une rafale plus forte, qui chassait des tourbillons de neige, fit arrêter Coco.

— Allons ! petit, qu'est-ce que cela ?... dit Jules. On croirait que la tempête arrive....

De fait, elle était là, impétueuse et folle, se ruant à travers la lande. Les flocons, chassés, s'amonce-

laient par places, tandis qu'ailleurs la route, presque



à découvert, laissait passer le gravier. Par là-dessus
régnait la nuit, noire et dense.

« Impossible de voir à deux pas de distance ; c'est comme dans un four, » murmura Jules. — Va, Coco, tu as de bons yeux ; marche !

La bête semble un peu inquiète ; elle tourne la tête à droite, à gauche, hésite, renifle et, finalement, refuse d'avancer.

— Voyons ! qu'y a-t-il ? Il faut aller. Veux-tu le fouet ? — Et, pour la première fois de sa vie, peut-être, le brave animal reçoit un coup sur les flancs. Il frémit de douleur et de fierté blessée, mais s'arcboutant sur ses jambes fines, il reste immobile sous le mors qui lui laboure la bouche. Pour la seconde fois, mais avec un grand serrement de cœur, Jules applique une volée à son favori. Le cheval ne bouge pas davantage que précédemment, mais il hennit avec désespoir. Ce long cri plaintif, dans la nuit et sous la tempête, semble vraiment un appel de mort. Jules sent un frisson de peur courir sous son épiderme. Il y a quelque chose d'anormal pour sûr ; Coco, si obéissant d'ordinaire, a une raison pour être à ce point rétif. Il faut voir ce que c'est. Avec prudence, le jeune homme descend du traîneau, s'avance jusqu'à près de la bête et frotte une allumette que, par bonheur, il vient de retrouver au fond de sa poche. La flamme jaillit, trouant d'une lueur l'obscurité funèbre. Jules, alors, pousse une exclamation d'effroi. Devant les pieds du cheval s'ouvre, béante, la tourbière à Jean Dubois ; un pas de plus et le traîneau y aurait disparu, sans retour. Qui aurait songé à venir le chercher là ? Au prin-

temps, en exploitant la tourbe, ou aurait retrouvé quelques planches pourries du traîneau, des ossements blanchis, les fers du cheval et rien d'autre.

La tempête, effroyable, a aveuglé Jules ; il n'a plus su où se trouve la route. Coco a obéi aux rênes, mais il était inquiet ; il sentait que l'on s'égarait. Seulement, quand la mort a été juste devant ses pieds, il s'est révolté. Brave Coco ! Et Jules, les larmes aux yeux, caresse l'animal sur le front.

En ce moment, le vent cesse ; de très loin, arrivent des sons de cloches. C'est la sonnerie de minuit, que l'on n'oubliait pas, jadis, à Noël. On dirait que des voix célestes chantent, joyeuses, la promesse biblique : « L'Eternel garde les pas de ses bien-aimés. »

La nuit était bien avancée quand, enfin, le traîneau s'arrêta devant la Combe. La petite était tranquillisée et le message du docteur acheva de rassurer la mère.

— Ah ! Jules, fit-elle, merci pour ton cadeau de Noël !

Un peu plus tard, à Haut-Crêt, la famille, réunie malgré l'heure, écoutait le récit de ce tragique retour.

— En ouvrant ma Bible ce matin, conclut la mère avec son paisible sourire : j'ai trouvé ce verset : « L'ange de l'Eternel campe autour de ceux qui le craignent !... » Et tu le crains, n'est-ce pas, mon petit ?...

Et, dans la maison basse, au pied des bois, on connut pleinement, cette nuit-là, la douceur infinie du message divin.

M^{me} H. GAILLOUD.



